

que vient de signer le général Bailloud, par lequel il promet sur ses galons qu'aucun soldat ne sera puni individuellement. Il ajoute que les mutins seront libres jusqu'au lendemain matin 7 heures. Beaucoup entrent alors, forment les faisceaux dans la cour et ressortent sans armes. Un officier, placé près de la sortie, reçoit les cartouches qu'on veut bien lui donner ; mais la plupart des mutins les gardent, lorsqu'ils ne les ont pas laissées entre les mains des civils. Les officiers, paternes, ne font aucune observation, afin de ne pas empêcher les hésitants d'entrer. En voyant sortir leurs camarades, presque tous se décident à déposer leur équipement pour aller prendre enfin un repos bien gagné. Certains cependant se retirent en emportant leurs armes. La population commente ce résultat qui est généralement jugé satisfaisant. Elle fait fête aux mutins et ceux des villages un peu éloignés qui ne vont pas passer la nuit chez eux trouvent la plus large hospitalité.

Le lendemain, un train spécial ramenait le 17^e à Agde, à l'effectif de 500 hommes environ.

Les mutins rentrèrent à la caserne Mirabel la tête haute, en vainqueurs, au désespoir des officiers qui étaient humiliés par cette attitude mais ne pouvaient rien dire. Une centaine étaient rentrés la veille et une centaine rentrèrent individuellement dans la matinée. Ils se montraient très fiers de leur mouvement et étaient disposés à recommencer à la moindre menace de répression. Ceux, au contraire, qui n'y avaient pas pris part, étaient honteux et regrettaient vivement leur conduite. Ils cherchaient tous leur excuse dans l'impossibilité matérielle où ils s'étaient trouvés de suivre leurs camarades.

D'une manière générale on était très satisfait d'avoir pris un autre prétexte que le changement de garnison, ce qui permettait de partir sans que ce départ fut une capitulation et, au fond, beaucoup étaient enchantés d'aller voir d'autres pays.

Le voyage fut très gai et les mutins s'enthousiasmaient aux acclamations qui les accueillait sur leur passage. Ils manifestaient leur satisfaction en attachant des fleurs ou du feuillage aux portières du train qui les emmenait.

Mais, à mesure que s'estompa le souvenir de cette journée glorieuse et que le joug de la discipline redevint pesant, leur fierté se changea en vifs regrets de n'avoir pas profité de la force que leur avait donné leur audace éphémère pour faire une hécatombe de tous ces politiciens et galonnés qui les avaient bernés et asservis.

L'enseignement qui se dégage de la mutinerie du 17^e, c'est que la discipline est une force illusoire qui se réduit en poussière dès qu'on la secoue ; c'est que l'armée est le meilleur milieu de propagande antimilitariste et l'exemple le meilleur moyen de persuasion. Elle est enfin une démonstration éclatante de l'influence prépondérante d'une minorité énergique.

Il est profondément regrettable que les « meneurs » soient restés obscurs et anonymes et qu'aucun d'eux n'ait émergé au-dessus de la masse. Il eût pu, comme pour la prise de la poudrière, rallier les hésitants dans les moments d'indécision et maintenir la cohésion indispensable pour une action suivie. Il est